

HOMMAGE DE L'AUTEUR

à M. SALOMON REINACH,
16, avenue Victor-Hugo, à Boulogne-sur-Seine (SEINE).

TOURISTES ANCIENS

AUX

TOMBEAUX DES ROIS

PAR

GEORGES SEURE



LIBRAIRIE ORIENTALISTE

PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB — PARIS VI^e

Bibliothèque Maison de l'Orient



151567

TOURISTES ANCIENS

AUX

TOMBEAUX DES ROIS

JULES BAILLET. *Inscriptions grecques et latines des Tombeaux des Rois ou Syringes, à Thèbes. (Mémoires publiés par les Membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, tome XLII.)* Un vol. de CXVI-625 p., avec 32 planches reproduisant 53 photographies et 77 planches donnant les *fac simile* de 2105 graffites ; 4 fascicules. Le Caire. Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1920-1926.

Maspero, il y a près d'une quarantaine d'années, avait chargé M. Jules Baillet, alors Membre de l'École française archéologique du Caire, de reprendre pour la terminer l'œuvre inaugurée par Wescher et Deville : recueillir et publier les inscriptions grecques laissées par les visiteurs antiques dans les hypogées de la Vallée des Rois. Cette œuvre de conscience et de patience vient d'achever de paraître.

Pareille tâche, pour être en tous points réussie, exige non seulement tant de qualités personnelles, mais encore tant de connaissances diverses, qu'elle paraît dépasser les forces et les capacités d'un seul individu. Quoi qu'il en soit, la tentative de M. Baillet est le monument d'un travail délicat et persévérant, que son ampleur même et sa durée semblaient interdire d'entreprendre, et empêcheront certainement de recommencer. A ces textes recopiés de façon définitive sinon impeccable, bien des archéologues futurs, complétant le commentaire, modifiant les lectures, viendront ajouter leurs découvertes de détail ou superposer leurs études d'ensemble.

Sur un plan plus modeste, j'ai dès à présent essayé de dégager de cette collection documentaire tous les renseignements qu'elle contient sur le genre de tourisme assez spécial qu'est la visite détaillée des hypogées thébains. J'ai commencé par classer, reconstituer et interpréter les poésies, vraiment bien faibles et banales, que des voyageurs plus lettrés ou plus prétentieux ont improvisées sur place. J'ai recueilli ainsi une vingtaine d'*Impromptus touristiques* publiés par la *Revue des Études anciennes* au cours de la présente année. — Poursuivant et généralisant mon enquête, je

voudrais étudier ici en un bloc tous les témoignages écrits que les visiteurs ont laissés de leur passage ; en déduire leurs impressions, les modalités de leur visite ; saisir parfois, si faire se peut, la personnalité des individus ou la physionomie des groupes.

I

On aime les gens, dit le moraliste, à proportion de ce qu'on a souffert à cause d'eux. C'est pourquoi M. Baillet, qui a peiné longuement afin de déchiffrer dans des couloirs obscurs, sur des parois souvent peu accessibles, des milliers de signatures écrites d'une encre décolorée par des personnages ignorés, ne peut se défendre d'une sympathie secrète pour ces fantômes anonymes. Son labeur prolongé a fait de ces inconnus, sinon des amis, au moins des familiers à chacun desquels il rêve de donner un état civil. — Mais ce n'est qu'un rêve.

Pour le réaliser, plusieurs conditions se révèlent indispensables. La première serait d'avoir réussi à assurer la lecture de plus de trois milliers de noms propres. Or un pareil travail ne peut être exécuté qu'avec des succès variables, même si l'auteur avait la chance (pratiquement surhumaine) d'être aidé par une érudition sans limites ni défaillances, car la copie matérielle, préliminaire sur quoi tout repose, s'accomplit dans une position fatigante au milieu d'une pénombre indélébile. Les écritures se compliquent de ligatures et d'abréviations ; la claire majuscule épigraphique y est plus rare que l'obscur onciale sommairement dessinée au courant de la plume.

Je dis bien la plume, car c'est souvent que des signatures hâtives ou incertaines disparaissent, non seulement sous les surcharges, les érosions, les gravures au trait, mais surtout dans la décoloration ou dans l'effacement des encres décomposées. On constate en effet que, dans le bagage usuel, inséparable du touriste gréco-romain en Haute-Égypte, le calame et l'encrier paraissent avoir tenu largement la place qu'occuperait aujourd'hui le stylographe, — disons plus exactement le porte-mine, puisqu'il s'agit de *crayonner* sur les murs. Plus du cinquième du nombre total des graffites n'a pas été gravé, mais écrit à l'encre : noire, rouge, verte.

C'est une particularité dont il n'y aurait pas lieu de se montrer surpris, si la majorité des visiteurs avait été réellement composée d'Égyptiens véritables, par la naissance ou par l'adoption. Car les incessantes découvertes

de papyrus révèlent intarissablement la manie écrivassière, si heureuse pour nous, de toute la partie de la population qui pouvait écrire, pour elle-même ou pour autrui. Tant de lettres privées, de comptes, de placets, de procédures, prouvent qu'on avait toujours l'écrivoire sur soi, ou à portée de la main. La solitude des hypogées ne détruisait pas cette facilité d'écrire, ou de trouver quelqu'un qui écrivît pour vous.

Les Syringes elles-mêmes fournissent à cet égard un exemple curieux, que je crois avoir raison d'interpréter comme suit.

Un Égyptien, dont nous n'avons pas conservé le nom, ayant à se plaindre d'un compatriote, avait, selon l'habitude, consigné sa plainte par écrit, et rédigé une supplique destinée à quelque magistrat local. Il avait dans sa poche cette supplique, en brouillon ou en original, quand il visita les Tombeaux des Rois. Il y remarqua, y déchiffra, y envia des inscriptions en prose et en vers de ses prédécesseurs. Cela le rendit désireux d'écrire lui aussi quelque chose sur les murs. Mais, soit qu'il fût privé d'imagination inventive, soit qu'il connût mal la valeur des mots écrits, soit qu'il crût naïvement à quelque pouvoir talismanique des caractères d'écriture, soit enfin qu'il eût l'esprit hanté par les phrases de sa réclamation au point de les ressasser toujours dans sa mémoire, — il prit le parti stupéfiant et saugrenu de recopier tout simplement sur le mur le début de son placet. Nous avons ainsi, en guise d'ex-voto admiratif, et au lieu des banalités accoutumées, un texte d'un genre fort répandu, mais unique en un pareil endroit. C'est le protocole initial d'une plainte en bonne et due forme, contenant comme il se doit les nom, qualité et filiation de l'adversaire (n° 119) :

Ἡδίκημαι, ἀνὴρ χρηστὸς, ὑπὸ Νεφρώφριος ἀοιδῶ, πατρὸς Ὀτεμβήχιος, μητρὸς Θανέω, εὐεργέτης αὐτοῦ γενόμενος εἰς τὸ μάλιστα...

Mais, dans l'ensemble des touristes, les Égyptiens indigènes forment une toute petite minorité. Sept huitièmes des visiteurs nous apparaissent comme des étrangers. Ceux-là pouvaient avoir, comme la plupart des humains, la manie d'écrire sur les murs; mais il est peu probable qu'ils aient porté sur eux, à demeure, tout l'attirail du scribe. Parmi eux, tous ceux qui, au nombre de près de quatre cents suivant mon calcul, n'ont pas gravé leurs noms avec un outil de fortune, mais ont préféré l'encre et le calame, tous ceux-là, ou peu s'en faut, ont dû trouver sur place l'indigène équipé qui les leur prêtait. Notons donc en passant cet argument, dont

nous pourrons faire état par la suite, lorsque le moment sera venu de nous demander si les touristes venaient en groupes, et à tout le moins se faisaient individuellement accompagner par des guides.

Ces noms qu'en souvenir de leur visite ils écrivaient ou gravaient, notre auteur s'évertue avec sympathie à prouver que, par exception, ils ne méritent pas d'être classés parmi ceux que qualifie un vers latin bien connu — et pourtant ici bien de circonstance :

Nomina stultorum semper parietibus insunt.

Il exagère peut-être et compromet son plaidoyer quand il essaie de démontrer, sans ironie je crois, et même avec gratitude, que les scripteurs ont eu souvent le tact de ne pas barbouiller de leurs écritures les personnages ni les hiéroglyphes. Disons, pour être plus vrais, que les signes en creux et les sculptures en relief ont été l'heureux obstacle que fréquemment on a désiré éviter ; et n'appelons point délicatesse ce qui n'est probablement que la recherche d'une incommodité moindre.

Ajoutons du reste sans tarder qu'il existe en effet une raison suffisante et péremptoire, aux yeux des modernes, pour que tous ces noms ne soient pas *des noms d'imbéciles*. C'est qu'ils datent, les uns de vingt siècles, les autres de seize. Une pareille antiquité suffit à classer parmi les gens intelligents tous les crayonneurs de murailles, tant nous leur sommes reconnaissants des services que leur manie peut rendre aux archéologues. Il ferait beau voir qu'on hasardât le moindre reproche à tant de graffites fournis par les parois pompéiennes, et précieusement recueillis dans un fascicule spécial du *Corpus* latin officiel ! Même traitement indulgent et quelque peu admiratif doit être réclamé pour les graffites thébains, — quoi qu'ils soient inférieurs aux pompéiens, avouons-le, à tous les points de vue, y compris celui de l'indécence. La majesté funèbre des lieux visités a inspiré aux plus loquaces des touristes des réflexions unanimement banales et plates, mais aussi unanimement correctes. C'est à peine si l'on peut citer, avec un doute timide, trois ou quatre inscriptions qui feraient songer à des allusions amoureuses.

Qu'il soit donc admis que, par exception, les noms inscrits sur les parois des Syringes ne sont pas un *Catalogue d'imbéciles*. Mais il convient de fuir l'excès contraire, qui les admirerait comme une sorte de *Livre d'or* où auraient signé quelques-uns des plus illustres personnages de l'antiquité.

Notre savant s'est défendu en termes exprès d'avoir jamais eu semblable

pensée. Il en donne pour preuve le scepticisme avec lequel il a accueilli la signature d'*Hérodote* : graffite moins patiné que ses voisins ; plaisanterie peut-être moderne (n° 1078 bis). Peut-être aussi plaisanterie ancienne, tant il était naturel de songer en cet endroit au plus illustre des touristes en terre d'Égypte. C'est de manière analogue que s'explique et se justifie, non pas la signature (inexistante), mais l'allusion plusieurs fois répétée au nom de Platon (n°s 1265, 1266, 1279) que la légende plaçait au nombre des plus célèbres voyageurs au pays de l'antique sagesse pharaonique. Personne ne se doutait alors d'une impossibilité matérielle : les Tombeaux des Rois inaccessibles au public avant les Ptolémées.

Pourquoi s'être montré moins sceptique en présence d'autres noms, que n'accompagne aucun signe vraiment distinctif ? Il faut se garder d'« imaginer, pour compléter l'histoire » que l'inconnu qui signe *Eutrope* serait l'auteur du *Bréviaire d'Histoire romaine* (n° 1695). Il a été dangereux, jadis, de prétendre retrouver le corps de la courtisane Thaïs : il est dangereux, aujourd'hui, d'identifier la signature de son « père spirituel », le moine Sérapion d'Antinoé (n° 1689).

L'initiateur de ces dérèglements d'imagination fut Letronne, dont les déductions fantaisistes ont été fort justement combattues par M. Baillet lui-même¹. Il avait suffi à ce savant de déchiffrer, croyait-il, le nom de *Lucius Aurelius* ou celui d'*Aurelius Antoninus*, pour se mettre en devoir de saluer des autographes de l'Empereur Marc Aurèle ou de son associé à l'Empire. Il oubliait que, sur le Colosse voisin des Syringes, les noms impériaux d'Hadrien et de Sabine — voyageurs pourtant réels et contrôlés — ne sont point écrits par l'auguste main des illustres touristes. C'est pourtant ce même Letronne qui a remarqué avec finesse que la gravure *latine* du nom d'Hadrien comporte une finale OC, peut-être ANOC, manifestement échappée à la main de quelque scribe de langue grecque, dont on ne peut même pas affirmer que ce soit un affranchi délégué à la signature. C'est peut-être seulement l'acte spontané et clandestin d'un obscur individu de la suite impériale.

Du reste, on constate que les grands personnages, même d'une moindre envergure, dédaignent de graver eux-mêmes leurs noms sur les murs. Le gouverneur de Thébaidé *Tatianus*, désirant faire écrire (à la troisième personne et non pas à la première : c'est une preuve de plus) la formule banale de son admiration, s'est servi tantôt de son secrétaire *Paulus*, tantôt d'un

1. *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1921, p. 58-63.

philosophe cynique nommé *Bésas de Panopolis*. Ce dernier a même fait hommage à son maître et protecteur, en l'inscrivant au-dessous de la signature qu'il libellait par procuration, d'un quatrain impromptu qui se trouve être de beaucoup le moins mauvais de tous ceux qu'on a recueillis dans les Syringes. Ce sont des dodécasyllabes de type régulier et déjà presque byzantin. Ils datent du reste de la fin du iv^e siècle, *Tatianus* ayant été mis à mort par ordre de Rufin en 392.

A cause de leur mérite, et aussi à cause de la nouveauté du dernier vers, que je crois être parvenu à reconstituer (les trois premiers sont déjà au *CIG*, 4816 *Add.*), on me pardonnera d'avoir tenu à les intercaler ici :

Impromptu n° XVIII = n° 1380

Τατιανός, ἡγεμὼν Θηβαίων, ἱστορήσας ἐθαύμασεν.
 Ὡ θαῦμα δεινὸν τῶν σοφῶν Αἰγυπτίων,
 Καὶ τὴν μεγίστην ἡμῖν ἐκπληξιν φέρον !
 Μνήμη δὲ πολλῶν συντρέχουσα τῷ χρόνῳ
 Ἐκπεύσεται τῶν εἰκόνων καὶ τῶν λόγων.

Etonnante merveille de l'art égyptien !

Elle produit sur nous la plus forte impression.

Nombreux seront, aux cours des temps, ceux dont la mémoire

Voudra connaître le sens des images et des textes.

Cette dernière pensée — mieux, cette prescience — ira au cœur de tous les égyptologues.

II

Tous les touristes qui ont pénétré dans les Tombeaux des Rois ont-ils tenté l'entreprise vaine de transmettre leur nom à la postérité? La réponse à pareille question est et doit demeurer hasardeuse, car on ne peut que la fonder sur des hypothèses et l'étayer par des calculs.

La raison nous dit que la discrétion et la modestie, vertus rares mais non pas exceptionnelles, ont dû conseiller à certains de ne pas chercher à marquer leur passage par un écrit. Il est à la rigueur possible que le tact, le goût, peut-être aussi un respect instinctif de la majesté des tombes même vides, aient retenu certaines mains qui auraient écrit plus librement sur d'autres édifices aux parois moins chargées de peintures, de sculptures et d'hiéroglyphes. Il est d'autre part certain que ne pas savoir écrire a dû être, davantage dans l'antiquité qu'aux temps modernes, la cause indis-

cutable qui a ôté à plusieurs le désir et même la pensée de signer. Toutefois les illettrés ont dû être moins nombreux que nous le supposerions, car ils sont en général d'une situation sociale qui fournit peu de recrues à la catégorie des touristes. Tout au plus faudrait-il mettre de côté la classe des auxiliaires, âniers ou porteurs, qui accompagnaient mais ne visitaient pas; et aussi la foule des soldats barbares casernés à Thèbes, qui montaient aux Syringes les jours de congé et de désœuvrement.

Encore peut-on dire, comme nous allons le voir bientôt, qu'on visitait souvent par groupes; qu'il y avait probablement des guides professionnels; donc, qu'il était presque toujours facile de se faire aider — et de signer par procuration. Les soldats eux-mêmes, classe à l'ordinaire peu fortunée et peu lettrée, trouvaient, sans trop de peine, à faire tenir la plume par autrui.

Voici par exemple le Thrace *Miccalos*, cavalier d'une *ala Thracum* recrutée à la fin du second siècle dans les régions de l'Hémus, les plus illettrées du monde antique. A peine a-t-il traversé la mer pour venir en Égypte rejoindre son corps cantonné dans le camp thébain, qu'à son premier jour de liberté il accomplit la tournée des Tombeaux, en compagnie de trois camarades dont un fantassin, lequel était peut-être l'ordonnance du commandant des camps (*ἐπαρχος*). Est-ce par ce soldat moins ignorant qu'il a été remplacé, si, comme je le suppose avec toute vraisemblance, lui-même ne savait pas écrire? En tout cas, il n'a pas eu de mal à trouver un remplaçant, et quel remplaçant! Un *poète homérique*, comme on disait alors, et comme le prouve, sur le Colosse de Memnon, la signature du poème n° 49 de Letronne: Ἀρείου ὁμηρικοῦ ποιητοῦ. Le titre désigne un versificateur professionnel, dont le métier consiste à fabriquer sur commande des poèmes de circonstance. Les banalités habituelles y sont exprimées au moyen de termes, de tournures, d'hémistiches, empruntés à des souvenirs de l'Iliade ou de l'Odyssée.

Dans le cas actuel, l'auteur est si plein de formules homériques qu'il retrouve immédiatement dans sa mémoire l'épithète que le Poète a répétée, identique, dans les deux passages célèbres de l'Iliade où, citant les Thraces, il les appelle *nourrisseurs de chevaux*: ἵπποπόλοι. Son esprit alors crée une équivalence, une synonymie, entre ἵπποπόλος et Θράξ, de façon que l'épithète prenne le sens et la place de l'ethnique, et il construit un long poème, le plus long de tous ceux retrouvés dans les Syringes (16 vers, malheureusement incomplets ou indéchiffrables). Le début embouche la trompette épique et résonne comme suit:

Impromptu n° XV = n° 901

Μικκαλος ιπποπόλος και ἀρχίος ἀγλαός ιππεύς.....

Les louanges contenues dans ce seul vers suffiraient presque à prouver que le poème n'est pas de *Miccalos*, s'il ne fallait pas toujours compter avec la jactance des hommes en général, des militaires plus spécialement et des Thraces en particulier.....

Nous avons parlé de groupes, et nous savons des cas où, sur le même tableau mural, des inscriptions consécutives rapprochent les membres d'une même caravane. On doit donc tenir compte de la contagion de l'exemple. Influence sur le voyageur solitaire, parce qu'il veut ajouter à loisir et en secret son graffite dont aucun voisin ne se moquera ; influence sur l'individu agrégé à une société où chacun à son tour veut, sinon briller, du moins faire comme tout le monde. Dans cette excitante promiscuité, on se repasse à tour de rôle l'encre et le calame, ou bien encore, pendant que le camarade inscrit le graffite qu'il vient d'élucubrer (le terme ici est bien à sa place), on lui tient la torche. Le mot de la situation nous a été transmis par un étudiant en médecine qui s'appelait du nom prédestiné de *Porte-torche* : Δαδούχιος. « C'est au sens littéral du mot, nous dit-il, que je suis venu ici porteur de torches : κατὰ ἔπος ἦλθα δάδουχος ! (n° 1402).

Posons maintenant, à nouveau, la question.

Ces parois thébaines ne sont — c'est entendu — ni un *Catalogue d'imbéciles*, ni un *Livre d'or*. Mais elles ne sont pas non plus un *Registre obligatoire des entrées*. Alors ? Quel pourcentage de visiteurs a pu échapper au contrôle bénévole des inscriptions volontaires ?

Le total des graffites recueillis monte aux environs de 2100 ; à mon calcul, appuyé sur une étude des Tables rédigées par M. Baillet, ils nous révèlent environ 3200 noms. Si de ce dernier total on défalque les patronymiques, les noms des absents auxquels on envoie un souvenir, les répétitions de la même signature reproduite parfois jusqu'à 7 exemplaires, c'est au plus 1800 personnes différentes qui ont visité les Syringes. Et cela dans l'espace de quatre siècles au moins !

L'emploi des méthodes de la statistique usuelle serait ici bien décevant. On aboutirait à une moyenne de moins de cinq visiteurs par an ; et si on réfléchit qu'on a constaté des visites en groupe dont certaines comportaient bien une vingtaine ou une trentaine de membres (par exemple les congrès de médecins ou de professeurs dont nous parlerons plus loin), on devrait supposer qu'il s'est parfois passé des années sans qu'aucun touriste fût monté jusqu'aux Syringes.

Après tout, le fait n'aurait rien d'in vraisemblable.

Mais reprenons le calcul sur d'autres bases, et avec toute la modération possible. Admettons qu'en collectionnant les signatures nous n'avons pu atteindre qu'une faible portion des visiteurs réels — la moitié ? le quart ? — ; il n'en est pas moins vrai que le pourcentage statistique annuel restera très faible, et qu'on devra encore supposer des années entières d'abandon et de solitude.

Car le tourisme en Égypte n'a pas existé avec une intensité constante pendant quatre siècles à partir de la conquête romaine. On a démontré récemment que l'apogée du mouvement touristique se place au second siècle de notre ère, à la plus belle époque de la *paix romaine*. Hadrien, le type de l'Empereur-touriste, n'est pas une exception dans l'empire, et il n'est peut-être que le plus illustre exemple d'une mode qui a sévi parmi tous ses contemporains. En ce qui concerne les Syringes, le quatrième siècle aussi est une époque importante de la floraison touristique, parce que leur ressemblance avec les grottes de la région des anachorètes, et justement la proximité immédiate de cette Thébaïde sacrée, ont dirigé vers elles, en plus des voyageurs ordinaires, des pèlerins et même des moines.

Des intervalles d'abandon relatif sont donc probables, pour ne pas dire certains. C'est que le tourisme ancien n'a jamais été ce qu'il est devenu chez les modernes, du reste depuis une époque très récente : organisé, régulier, saisonnier. Les générations contemporaines « ont la bougeotte » parce qu'elles ont besoin de dépenser leur argent, et parce que les moyens de communication sont devenus d'une facilité et d'un confort des plus engageants. Dans l'antiquité, c'est sans doute moins la différence des fortunes que la crainte justifiée des longs voyages, qui cause la pénurie relative des étrangers en déplacement. Si important que soit par lui-même, et comme document, le recueil des graffites dans les Syringes, le nombre total des signatures, joint au nombre hypothétique des abstentions (si grand qu'on suppose ce dernier) aboutira toujours à un pourcentage annuel — ou même séculaire — qui nous paraîtra ridicule. Pareille remarque s'étendra à tous les recueils du même genre.

Au temple d'Abydos, on a recueilli moins de sept cents graffites pour une période qui comprend environ douze siècles. Et pourtant le sanctuaire désaffecté a contenu plusieurs garnisons et deux oracles. Les soldats, par désœuvrement ; les pèlerins, par désir d'être renseignés sur l'avenir ou par reconnaissance des guérisons obtenues, ont eu de belles occasions d'écrire

sur les murs. Ces murs sont d'accès facile et d'éclairage commode ; les plus obscurs d'entre eux, ceux des *cellas*, sont illuminés à jour frisant par les feux du soleil levant.

D'autre part on y écrit à la pointe et non pas à la plume ; les pèlerins n'ont pas d'autres prétextes pour s'abstenir que leur ignorance possible de l'écriture ; mais ne leur serait-il pas aisé de se faire suppléer ? Ils ont par contre une tentation puissante : la manie écrivassière des indigènes, déjà signalée, sévit spécialement dans les rapports avec les dieux, qu'on accable de questions écrites à propos des plus futiles sujets. — Malgré toutes ces raisons, le rigide et décevant calcul serait loin de révéler (658 signatures pour 1200 ans), je ne dis pas *un seul* visiteur, mais du moins *un seul* graffite par année, en Abydos !

Sur le Colosse de Memnon, les inscriptions n'atteignent pas la centaine ! Et encore la dixième partie au moins de ce total se rapporte au seul voyage d'Hadrien et de sa cour. Pourtant il est hors de doute que cette *statue vocale*, comme dit pittoresquement Letronne en reprenant une expression antique, était la merveille la plus visitée de la Haute-Égypte. — Mais, en ce qui concerne ce monument, il convient de n'instituer aucune comparaison numérique entre le nombre des textes gravés et celui des visiteurs. Car la matière est malaisée, et l'espace restreint. La pierre du soubassement, poreuse et rongée par le fouet des tempêtes de sable, se laissait difficilement entamer et exigeait des lettres de largeur encombrante, qui eurent vite envahi les espaces disponibles. Bientôt on fut obligé de monter davantage. Mais alors il fallait entreprendre une ascension : pour écrire sur le pied ou la jambe, on devait s'accrocher au piédestal ; et au delà d'une très médiocre portée le reste de la statue demeurait inaccessible.

Dans les Syringes, au contraire, le développement linéaire des corridors et des salles représente des kilomètres de surface à portée de la main. Ils sont bien loin (doit-on dire heureusement ?) d'avoir été tous utilisés pour des inscriptions. On peut donc être sûr que quiconque désirait signer, s'il savait ou voulait écrire, a pu satisfaire son envie. Malgré cet ensemble de circonstances favorables, les tombeaux thébains ne dépassent pas la moyenne, que nous avons signalée, de cinq cents signataires par siècle.

L'itinéraire des voyageurs appelle une autre remarque. M. Milne, dans un article sur les *Touristes grecs et romains en Égypte*, paru il y a une dizaine d'années, a prétendu que le circuit touristique se confondait prati-

quement avec celui qu'on opère aujourd'hui. L'affirmation est sans doute vraie si l'auteur a voulu dire seulement que, dans une contrée où la plupart des curiosités s'échelonnent en un long ruban sur les rives d'un fleuve, voie de communication naturelle qui les relie les unes aux autres, il n'y a guère moyen de varier l'ordre des étapes. Mais on peut en avoir supprimé ou négligé beaucoup, même parmi les plus rapprochées et les plus obligatoirement connexes.

Or il semble bien que la plupart du temps le tracé des pérégrinations locales d'un même individu ne corresponde point à un cycle, à une tournée. La tendance générale paraît se borner à une visite unique. Il est probable qu'on se déplaçait pour aller voir un monument, un seul. C'est la mentalité de l'étudiant, du curieux, du pèlerin, — ce n'est pas celle du touriste.

Voilà pourquoi les graffites d'Abydos et de Thèbes révèlent un seul visiteur commun, le Carien *Dionysios de Stratonicee, fils de Ménippe*. Voilà pourquoi la comparaison des textes sur le Colosse et dans les Syringes (monuments si rapprochés pourtant, et réunis par un sentier), aboutit à l'identification de dix noms tout au plus, — parmi lesquels cinq restent douteux.

Nous pourrions, il est vrai, ajouter à cette liste si étonnamment courte cinq ou six noms nouveaux, qui n'ont pas jusqu'à présent été signalés. Je les ai tirés de textes versifiés dont les signatures ne se rencontrent que dans les seules Syringes. Mais il m'a semblé que les formules employées, parfois un peu brèves ou un peu obscures, contenaient une allusion à la visite simultanée que les versificateurs occasionnels auraient rendue aux Tombeaux et à la Statue Chantante.

C'est ainsi que *Sulpicius Similis*, rédacteur extraordinairement prosaïque du pentamètre suivant :

Impromptu n° II = n° 1412
Εἶδεν καὶ ταύτας Σουλπίκιος Σίμιλις.

a dû vouloir faire connaître à la postérité qu'il avait visité *aussi d'autres merveilles* (καὶ ταύτας : l'ellipse même du mot essentiel σύριγγας paraît le prouver).

De même le philosophe cynique *Uranus* semble bien avoir désigné la Statue, lorsqu'il spécifie, en les distinguant, qu'il a admiré *les Syringes thébaines et le majestueux Memnon* :

Impromptu n° III = n° 562

Θηβαίας σύριγγας ἐγὼ καὶ Μέμνονα σεμνὸν
θαύμασα τῆς τέχνης· Οὐράνιος κυνικός.

De même encore l'Alexandrin *Philastrios* pourrait, si j'interprète bien son poème, avoir voulu indiquer par le mot πέτρας, qu'il oppose aux Syringes nommées à part, les blocs de pierre dont l'entassement forme le piédestal et les assises superposées du Colosse :

Impromptu n° IX = nos 245 et 1139

Ὅς Θήβην ἰκόμεν, ὅς ἔδρακον ὀφθαλμοῖσιν
Πέτρας, συρίγγων τε μυχοῦς πολυθάμβεος ἔργου.....

D'autre part, le dieu que l'Hémésien *Kronidès* semble (car la restitution reste incertaine) avoir entouré de ses bras, n'est-ce point la Statue, plutôt que les images en relief des Tombeaux, qui ne permettent guère un pareil geste ?

Impromptu n° XII = n° 1319

... Ἐξ Ἐμίσης Κρονίδης σοὶ χεῖρα θεῶ περιῆψε.

Enfin, l'*Epiphanius* du graffiti n° 1613, quand il écrit dédaigneusement :

Ἐπιφάνιος ἰστόρησα, οὐδὲν δὲ ἐθαύμασα, εἰ μὴ τὸν λίθον !

fait-il allusion, comme le pense M. Baillet, au revêtement de pierre des parois, — ou plutôt, comme je le croirais volontiers, à la pierre de la Statue, la pierre par excellence, celle que l'inscription n° CCCLXXXI de Letronne nomme τὸν ἀειμνηστὸν λίθον ?

Ajoutons *Iasios de Néocésarée du Pont*, le seul qui déclare nettement avoir entendu parler Memnon, et être monté de là aux Syringes :

Impromptu n° XVII = n° 777

Μέμνονά που ἀδθέντα κλύον, καὶ ἀρετήν
Συρίγγων ἀνεμικόμην.....

et terminons par un inconnu, porteur du nom banal d'*Héraclius*, insuffisant pour lui assurer une personnalité. Il affirme qu'il a vu toutes les Syringes (c'est peut-être beaucoup dire) ; mais que la merveille des merveilles, c'est Memnon :

Impromptu n° VI = n° 1732

Πάσας μὲν σύριγγας ἐθαύμασεν Ἡράκλειος,
ἀλλὰ λέγει πάντων Μέμνονα θειώτατον.

Tout cela fait, si j'ai bien calculé, une quinzaine de touristes, peut-être une dizaine seulement, qui déclareraient avoir visité à la fois le Colosse et les Tombeaux. Au point de vue statistique, le résultat est infiniment décevant : pas même *un demi pour cent* !

Fait plus curieux encore. Si l'on s'en tenait au nombre des inscriptions, c'est la Statue qui apparaîtrait comme ayant eu, de beaucoup, le plus petit nombre de visiteurs. Ce résultat de la pure statistique doit nous enseigner une parfaite défiance. Il est inadmissible *a priori* ; il est inacceptable, étant donnés la célébrité universelle du merveilleux Colosse, le mystère du phénomène, le plaisir d'amour-propre qui s'attachait au privilège d'être compté au nombre de ceux à qui le dieu faisait entendre son craquement musical. Mais j'ai indiqué plus haut les raisons matérielles pour lesquelles les signatures ne pouvaient pas être multipliées sur le Colosse, en somme peu accessible. Et l'on doit être assuré que c'est lui qui recevait le plus grand nombre de visites.

Je suis même persuadé que ceux qui montaient ensuite jusqu'aux Syringes ont toujours été l'exception. Et la raison principale était peut-être le motif physique que voici.

Le témoignage presque unanime des inscriptions gravées sur le Colosse déclare que c'est toujours entre une heure et deux heures après le lever du soleil qu'il se mettait à chanter. Si donc après avoir entendu le chant de Memnon on se mettait en route vers la Vallée des Rois, c'est vers la quatrième heure du jour qu'on y parvenait, vers la sixième ou septième qu'on en sortait : le temps d'une courte visite aux Syringes, puisqu'il y en a quarante-cinq, que les anciens en connaissaient quarante, en parcouraient six, onze, quinze peut-être. Ces heures, qui correspondent, en été et même à partir du printemps, aux environs de l'heure de midi, sont presque prohibitives dès que commence la saison chaude. Tous ceux qui en 1909 ont participé à l'excursion organisée en l'honneur du second Congrès International d'Archéologie se souviennent des précautions presque excessives que Maspero avait cru devoir prendre, dans la seconde quinzaine d'Avril, pour protéger contre les rigueurs du soleil implacable deux cents congressistes pourtant alertés et mis en marche dès les plus tendres rayons de l'aurore. Il avait été jusqu'à faire installer une ambulance de la Croix-Rouge dans les dépendances du temple de Deir-el-Bâhri : elle fut très fréquentée ; mais c'est parce qu'elle avait pour annexe un buffet.

Les touristes antiques, que leurs noms et leurs ethniques, quand ils ne

sont pas Égyptiens, nous indiquent comme étant en majorité des Syriens, des Anatoliens, des Grecs, étaient plus habitués à la chaleur que les modernes voyageurs issus des contrées septentrionales. Aussi apparaît-il dans les inscriptions des Syringes que, par les anciens bien moins que par nos contemporains, les mois d'hiver étaient préférés et les mois d'été exclus. Mais cela indique seulement que le point de vue a changé : le voyageur gréco-romain en Égypte recherchait les monuments, mais non pas le climat.

Aller plus avant dans les conclusions serait se fonder sur des textes trop peu nombreux et trop peu précis. La date est rarement marquée, et presque jamais d'une façon complète. Soixante-quinze textes environ contiennent des dates ; moins de cinquante ajoutent la précision des mois, nécessaire à l'établissement d'une sorte de *calendrier du tourisme*¹. A peu près unanimement, ce sont les mois égyptiens qui sont employés, sans qu'on puisse discerner de manière suffisante si le décompte est fait par des Égyptiens, par des étrangers fixés en Égypte, ou par des voyageurs de passage.

La répartition par saisons s'établit un peu autrement que chez nous autres modernes, car si les mois d'hiver prédominent, les mois d'été ne sont pas vides. Comme nous ne pourrions jamais déterminer la part des fonctionnaires, des indigènes et des touristes dans la circulation estivale, il sera sage de s'abstenir de toute conclusion autre que celle-ci : les voyageurs de l'antiquité étaient peut-être, moins que les modernes, des promeneurs maîtres de leurs loisirs et soucieux de leur confort ; ils étaient sans doute aussi, par race et par habitude des températures méditerranéennes, moins sensibles aux excessives chaleurs.

Je soupçonnerais du reste l'excursion aux Syringes de n'avoir pas eu bonne presse, comme nous disons maintenant. Naturellement je n'ai pas de preuves directes à produire. Ceux qui ont pu décourager les voyageurs d'entreprendre la tournée ne l'ont pas noté sur les murs. Les touristes qui ont passé outre aux conseils ne s'en sont pas vantés ; ils n'ont pas écrit leur désillusion, s'ils l'ont éprouvée, et par conséquent nous n'en saurons jamais rien. C'est à peine si deux ou trois grincheux semblent avoir proclamé qu'ils ne trouvèrent rien de surprenant. Et encore n'est-ce pas sûr du tout : car le mot *οὐδὲν*, essentiel pour une pareille négation, n'existe pas

1. M. Baillet l'a établi et commenté à plusieurs reprises : *Introduction*, p. xxiv et suiv. ; *Mélanges Champollion*, p. 685-699 ; *Recueil d'études égyptologiques en mémoire de Champollion*, p. 104-118 (*Bibl. de l'École des Hautes Études*, fasc. 234).

dans l'un des cas (n° 1079), et dans l'autre il est tempéré par une restriction (n° 1613 d'*Ephiphanius*, cité ci-dessus). Dans le dernier exemple qu'on peut invoquer, *Dioscorammon* ne nie pas avoir été saisi d'admiration : il est vrai que nous sommes interloqués de lire ensuite que l'objet de cette admiration est τὴν μανίαν (n° 1550). Mais un doute subsiste : est-ce cet Égyptien qui se moque des futurs lecteurs ; est-ce nous qui savons mal le grec en nous imaginant que μανία doit toujours être compris avec le sens de *folie* ? Comme si dans les *Syringes*, où le souvenir légendaire de Platon est resté si vivant, on pouvait oublier que le Maître a dit (*Phèdre*, 244) que μανία peut devenir la source d'inspirations géniales, quand elle est un délire envoyé par les dieux : τὰ μέγιστα ἡμῖν γίγνεται διὰ μανίας, θεία μέντοι δόσει διδομένης

III

Deux fois seulement l'inspiration (mot bien fort pour qualifier de si faibles choses !) a permis à des faiseurs d'*Impromptus* de rendre d'une façon moins banale et plus vigoureuse, sinon la sensation qu'ils n'éprouvaient peut-être guère, du moins la traduction conventionnelle, littéraire, de cette prétendue sensation. J'ai déjà reproduit et traduit ci-dessus l'une de ces pièces (*Impromptu* n° XVIII) ; voici l'autre :

Impromptu n° XI = n° 1087

Πατρίκιος μέγα θαῦμα πινάκων κρῖνεν ἀθρήσας,
Καὶ πίνακες σήμερον ἰήματα θέσκελα θυμοῦ

Patrice, ayant contemplé la grande merveille des tableaux, les a interrogés : et les tableaux lui ont révélé les guérisons divines de l'âme . . .

Ainsi débute, selon ma lecture personnelle, cette poésie. Écrits dans une tombe où sont figurées en images les *Heures du Livre des Morts*, par quoi est enseigné le rituel qui sauve les âmes, ces deux vers sont lourds de sens. Ils laissent entendre que le versificateur (un Égyptien sans doute si j'ai bien restitué les vers qui suivent) comprenait les scènes peintes qu'il avait sous les yeux, et peut-être — qui sait ? — les hiéroglyphes, dont parle plus explicitement l'auteur déjà cité de l'*Impromptu* n° XVIII : τῶν εἰκόνων καὶ τῶν λόγων.

C'est justement parce qu'ils comprenaient quelque chose aux *Syringes*, que les signataires de ces deux *Impromptus* en ont moins platement et

moins vaguement qualifié les mérites. Or la connaissance des scènes figurées de la religion égyptienne a toujours été des plus rares parmi les voyageurs. En Abydos, un seul visiteur croit avoir *saisi la signification des reliefs*, ou du moins il le dit : Σωτίων εὔρε τὴν ἀπόδειξιν τῆς ἀναγλυφῆς (n° 130). A Thèbes, outre le *Patrice* dont nous venons de parler, un second Égyptien, si l'on en juge par la finale de son nom seule conservée, prétend *avoir lu* quelque chose qui malheureusement n'est plus désigné que par les deux lettres terminales du vocable effacé : ...σφρῶν σὺν Ἐκδικίου.... οὐκ ἰδὼν καὶ ἀναγνούς ἐθαύμασα (n° 1404). La valeur de cette affirmation, si ce n'est pas une vantardise, se trouve curieusement soulignée par le graffite voisin (n° 1405). L'étudiant phénicien *Bourikhios*, avec franchise, modestie et regret, *s'y accuse de n'avoir rien compris au texte* : κατέγνων ἐμκυτοῦ διὰ τὰ μὴ ἐγνωκέμαι τὸν λόγον.

Ce fut, je crois, le cas de la totalité des autres voyageurs ; et c'est ce qui explique le vague prémédité et la constante banalité de leurs formules admiratives. Sur environ trois cents textes laudatifs, deux cent soixante au moins font usage du verbe θαυμάζω ou du substantif θαῦμα. On ajoute parfois un adverbe ou un adjectif de renforcement : μέγα θαυμάζω ; δεινὸν θαῦμα. Une fois, un scribe invente l'augmentatif ὑπερθαυμάζω (n° 1733). Mais c'est un Juif d'Alexandrie, secrétaire d'un préfet du camp thébain, et sa trouvaille laudative n'est qu'un acte d'humilité. Il se déclare *plus étonné* que son chef, parce qu'il convient qu'un officier supérieur soit moins accessible à l'admiration que son subordonné civil.

La formule-type, qu'on recopie pour accomplir un devoir de bienséance, c'est : ἰδὼν ἐθαύμασα. Si elle semble calquée sur la célèbre phrase de Jules César : *veni, vidi*, la cause n'en est point l'*imperatoria brevitatis* du connaisseur : c'est l'indigence verbale de l'ignorant.

Mais, à tout le moins, et si ignares que fussent assurément nos anciens voyageurs, ont-ils cherché à se procurer le minimum de compétence qu'on doit acquérir avant de visiter un monument ou d'apprécier une œuvre d'art : — l'équivalent, par exemple, de l'érudition pour tous offerte aujourd'hui au public dans un Guide Joanne ou Baedeker ? Si oui, ce n'est pas dans des livres qu'ils ont pu trouver à se documenter. Ce serait dans une tradition orale. Ont-ils donc eu la possibilité d'écouter, d'une oreille curieuse et crédule, les explications fantaisistes de quelques drogmans ?

La question se pose, par conséquent, de savoir si parfois la visite des tombes royales se faisait, comme nous dirions dans le jargon touristique contemporain, *par groupes accompagnés*.

Le mot qui aurait pu désigner le *guide interprète* ne transparait nettement dans nulle inscription. — Dans le graffite n° 285, comprenant trois mots en trois lignes, le second est lu πο[δ]ηγός par M. Baillet, qui déclare « vraisemblable, mais non sûr », ce mot qu'il interpréterait par *guide, serviteur*. On constate en se reportant au *fac simile* que chacun des trois mots est beaucoup plus illisible que ne le dit notre auteur. De plus la disposition des noms est celle ordinairement adoptée soit quand il y a plusieurs noms propres successifs, signatures superposées, soit quand la signature unique est complète, accompagnée du patronymique et de l'ethnique. Dans l'un et l'autre cas le second mot, même déchiffrable, serait un nom propre, donc sans intérêt pour le point qui nous occupe. — Le graffite n° 745^{bis} serait plus probant, si la lecture Δίδυμος καθηγός[ατο] n'était pas sujette à caution. — On en peut dire autant du terme ήγεμών, suggéré par le graffite n° 1030. Trois voyageurs dont le nom semble mis, un peu étrangement, au génitif, et qui sont probablement réunis par une amitié de fraîche date, telle que le hasard peut en nouer dans une caravane de touristes, nous indiquent leurs patries. Il y a dans ce groupe un Athénien, un Corinthien, un Libyen. Y sont-ils sur le pied d'égalité, ou bien l'Africain est-il là comme un guide recruté dans le pays? L'inscription continue par une dernière ligne, également au génitif, et pour laquelle, comme pour les lignes précédentes, il manque tout le début. Seul est assuré le mot ήγεμόνων, précédé d'un adjectif finissant par -ωνων. Ou bien ce sont les trois personnages qui dans une apposition se qualifient d'ήγεμονες, ou bien ils disent, par exemple, qu'ils se trouvent accompagnés de *guides dignes d'éloge* : [μετά πολυ]χίνων ήγεμόνων. Je préfère cette dernière hypothèse, car nos trois visiteurs ne sont pas de grands chefs civils ou militaires (que ferait le Libyen parmi eux ?), ni non plus de simples drogmans locaux (que feraient parmi eux deux Grecs de la Grèce propre?).

Ceci nous amène, pour serrer de plus près le problème, à examiner tous les textes où des noms propres sont réunis par μετά ou par σύν. Ils ne sont pas très nombreux (nous laissons naturellement de côté les rédactions du type : ὁ δεῖνα μετά τῶν τέκνων, ou σύν τῇ γυναίκα, etc.). — Quatre graffites rapprochent simplement deux noms : Σωκράτης σύν Σάγκτω (n° 590); Εἰσίδωρος σύν Φλαίω... (n° 989); Ἄπιος σύν Νικέρωτε (n° 1205); Ἰκέσιος σύν Τωνίω (n° 1557). Dans la supposition où chaque signature indiquerait un voyageur piloté par son drogman, il est malaisé de savoir lequel visite et lequel dirige. Car si l'on se figure, selon les vraisemblances, que le nom du guide est plutôt celui qui a l'aspect égyptien, nous le trouvons tantôt le premier (Ἰσίδωρος,

Ἄπιος = *Apis*), tantôt le second (Ἐώνιος = Ἰώνιος ; ici l'autre personnage, Ἰέσιος, est un étranger qui s'intitule τραγωδιογράφος ; c'est lui qui visite).

Par bonheur d'autres inscriptions apportent un commencement de précision. Celles d'abord où l'un des personnages prend nettement le rôle principal en se désignant au nominatif et en gardant pour lui tout seul le verbe : Ἄλύπιος ἰστόρησα μετὰ Κτίστου (Κτίστης, nom supposé du drogman, est malgré sa forme grecque, qui fait illusion et équivoque, un nom égyptien ; il est répété plusieurs fois dans les Syringes, et là où il est seul il pourrait bien être le nom d'un guide souvent présent, ce qui en expliquerait la répétition ; ici même, sous le n° 960, il est immédiatement récrit au n° 961). Autre exemple (n° 1291) : X*** . . . ἐθεασάμην σὺν Πρόκλῳ.

Plus encore. D'autres textes donnent du corps à notre hypothèse en ajoutant un verbe qui suggère l'idée de déplacement et d'accompagnement : Διονύσιος ἐνθάδε ἐγενόμην μετὰ Ἀντιοχιανοῦ (n° 1435) ; — Λάμπων ἦκω μετὰ Στατίου Πηλ(ουσιώτ)ου (n° 1607 ; encore un guide égyptien ; mais déguisé sous un nom romain : ce pourrait être aussi le cas du *Sanctus* cité plus haut). — Enfin la formule s'épanouit dans un mélange des variantes précédentes : Ἀλέξανδρος ἦκω ὧδε σὺν Ἰεράκι καὶ ἰστόρησα (n° 966 ; Ἰέραξ est la traduction grecque du nom égyptien *Bak* = épervier). Elle aboutit au texte déjà cité (n° 1404, ci-dessus) où un Égyptien dont le guide porterait le nom grec d'Ἐκδίκιος déclare, avec un solécisme, *avoir lu* les hiéroglyphes — que son drogman, exceptionnellement instruit, lui aurait interprétés.

J'ai passé en revue, sauf erreur, tous les graffites qui peuvent fournir quelques renseignements sur les prétendus drogman. On serait mieux assuré de leur existence si deux inscriptions, ou davantage, portaient la mention répétée d'un même nom, σὺν τῷ δεινί, accompagnant un autre nom, celui-là différent et mis au nominatif. Cette heureuse coïncidence ne paraît pas se rencontrer.

J'incline cependant, à la suite de mon enquête, à penser qu'il a pu exister un service, au moins officieux, de visites accompagnées. S'il y avait des drogman officiels, conduisant des groupes de voyageurs comme ceux que nous allons distinguer tout à l'heure, ils étaient comme les fonctionnaires d'une sorte d'Agence, et par suite avaient peut-être la discrétion imposée de ne pas signer leurs noms. Ce sont donc les touristes voyageant individuellement avec un guide personnel qui nous ont laissé le seul type de signature qui puisse renfermer une allusion à la présence de cet auxiliaire. Il est généralement Égyptien, j'ai pris soin d'en faire la remarque à côté de son nom toutes les fois où je l'ai pu. Rien n'indique si on le recrutait sur

place, ou si on l'engageait pour toute la tournée. Il faudrait pour nous renseigner sur ce point la répétition des mêmes noms dans les Syringes et sur d'autres monuments ; mais nous avons vu qu'elle est toujours si exceptionnelle qu'on ne peut espérer aucun éclaircissement de ce côté.

La comparaison avec l'Égypte moderne nous suggère que les deux catégories de drogmans y existent conjointes. Ils diffèrent surtout par le costume et par les prétentions. Ils se ressemblent par le bagout, qui est intarissable ; par l'importunité, qui est inconsciente et perpétuelle ; par l'érudition, qui est nulle, ou — ce qui est pis — fausse.

Dans plusieurs des formules que nous venons d'examiner se rencontre le verbe *ιστόρησα*. Ce verbe, fréquemment employé par les auteurs de graffites, est un argument en faveur de l'existence des guides et de l'hypothèse des tournées accompagnées, s'il est bien vrai qu'il signifie proprement : *je me suis fait expliquer*.

Or ce sens fondamental du verbe *ιστορεῖν*, par une chance favorable, vient justement d'être étudié et mis en lumière, selon moi avec des preuves solides, dans un important mémoire que M. F. Muller a publié dans *Mnemosyne* (tome LIV, 1926, p. 234 suiv.) sous le titre : *De Historiae vocabulo atque notione*. Je renvoie pour le détail aux savantes argumentations de l'auteur. Elles partent toutes d'une phrase d'Hérodote, à propos précisément de son voyage en Égypte (II, 29) : *μεχρι μὲν Ἐλεφαντίνης αὐτόπτης ἐλθῶν, τὰ δ' ἀπὸ τούτου ἀκοῆ ἤδη ιστορέων*.

Chez l'illustre voyageur, la différence établie entre *αὐτόπτης* et *ιστορῶν* signifie seulement qu'il a visité les monuments jusqu'à la première cataracte, tandis qu'il ne connaît ceux d'au delà que par ouï-dire. Chez ceux de nos touristes qui calquent, sans doute sans y songer, l'expression d'Hérodote dans leur formule *ἰδῶν καὶ ἰστορήσας* (il y en a sept exemples), et chez la foule des autres qui écrivent simplement *ιστορήσας* (ils sont plus de deux cent quarante), en sous-entendant le verbe qui exprimerait la prise de connaissance visuelle dont leur signature est le témoignage, — chez tous ceux-là il est probable que le verbe *ιστορέω* possède et a gardé le sens auquel il a été ramené et fixé, depuis Hérodote, par toute la lignée des philosophes, des sophistes et des historiens. En conséquence de cette explication, *ιστόρησα* signifierait bien : *je me suis fait expliquer*.

Mais, s'il en est ainsi, que leur a-t-on expliqué ? Il faut avouer que cela ne transparaît dans aucun texte. Beaucoup de ceux qui écrivent *ιστορήσας* ajoutent seulement, comme le troupeau des autres, le banal *ἐθαύμασα*, puis

ils passent, eux aussi (une trentaine d'exemples). Quelques-uns ajoutent ἐμνήσθην (τῶν οἰκείων, etc.) ou ἐποίησα τὸ προσκύνημα. Ces deux formules sont plus intéressantes, mais non pas plus précises. C'est dans un sanctuaire que l'on fait mémoire des absents, ou que l'on accomplit ses dévotions. La formule est fréquente et naturelle en Abydos et dans beaucoup d'autres temples. Mais au tombeau de Memnon elle est abusive et hors de situation. Il est inutile de se demander quel est le dieu auquel s'adressent ces *proscynèmes* et surtout de s'étonner qu'il ne soit jamais nommé. En réalité on s'est servi sans discernement d'une formule dont on avait pris l'habitude ailleurs. C'est de semblable manière qu'il convient d'expliquer l'étrange expression ὑγιαίνων, usitée d'ordinaire dans les sanctuaires où existent des oracles guérisseurs (Abydos, n° 107 : ἤκω ὑγιαίνων πρὸς τὸν Ὀσειριν; *Syringes*, nos 655 et 330 : Κεφάλων ἤκω ὑγιαίνων).

Ces banalités, ces à-peu-près, ces erreurs sont la preuve manifeste que, documentés ou non, nos touristes ne savent que dire, se battent les flancs, et, comme toujours en pareil cas, finissent par se rabattre inconsciemment sur les phrases toutes faites qu'ils ont dans la mémoire. Tant pis si le sens cadre mal avec les circonstances. Ces visiteurs ont, hélas ! le psittacisme congénital.

Sont-ils donc tous des gens vulgaires ?

IV

Laissons de côté les personnages officiels : préfets d'Égypte ou de Thébaidé, ducs et comtes byzantins. Nous n'aurons pas l'outrecuidance de supposer qu'ils ne savaient pas exprimer leurs sentiments ; nous ne leur marquerons pas de mépris pour avoir gardé un silence indifférent. Pour des motifs d'un autre ordre, nous nous abstiendrons également d'insister sur les graffites inscrits par les fonctionnaires d'un rang inférieur, ressortissant aux finances, à la justice, aux cultes. La plupart d'entre eux passent par Thèbes en tournée d'affaires, ou en service commandé. Ils montent aux Tombeaux des Rois parce qu'il est décent de visiter les curiosités des pays qu'on est obligé de traverser ; mais cette obligation et la date du voyage, parfois mal choisie pour le tourisme, n'augmentent pas l'enthousiasme conventionnel d'un employé de l'État.

On devra manifester encore de semblables indulgences pour les militaires, et cela à tous les degrés de la hiérarchie. On n'a jamais exigé d'eux, à aucune époque, qu'ils fussent capables de raffiner sur la traduction lit-

téraire de leurs sentiments. Les Syringes étaient certainement un but de promenade gratuite pour les permissionnaires de la garnison thébaine ; mais la distraction était sévère, la tournée fatigante ; on n'y revenait peut-être pas souvent ni volontiers. En tout cas, aucun nom de soldat ne figure parmi les noms de ceux qui déclarent avoir visité les tombes deux et même trois fois. Quant aux termes admiratifs qui accompagnent leurs signatures, ils ne sont ni plus plats, ni plus brefs, ni plus incorrects que ceux employés par les autres visiteurs. C'est même un auxiliaire de la cavalerie qui a gravé ou fait graver, ainsi que nous l'avons vu (*Impromptu* n° XV), le poème le plus copieux.

Reste une dernière catégorie, qui mérite une mention, mais brève : ce sont les voyageurs de commerce ; je veux dire, puisqu'il s'agit de l'antiquité, les commerçants qui voyagent. Cette classe de promeneurs n'a jamais passé pour se distinguer par un goût littéraire ou artistique particulièrement sûr. Ceux qui, débarquant à Alexandrie pour affaires, ont eu assez de curiosité pour se renseigner auprès de leurs correspondants sur les merveilles locales, afin de profiter de l'occasion pour les visiter, ceux-là ont déjà droit à notre sympathie. Mais ceux qui n'ont pas craint de remonter au Sud jusqu'à plus de six cent cinquante milles romains pour voir les curiosités thébaines, ceux-là gagnent toute notre indulgence. — Aucun de ces marchands ne nous a transmis l'indication de sa profession, et c'est de certains ethniques que nous la déduisons avec vraisemblance. Nous enregistrons ainsi, parmi les originaires de villes côtières ou d'îles : une dizaine de Grecs, autant de Thraco-Scythes ; une trentaine d'insulaire ; autant d'Anatoliens ; quantité de Syriens ; enfin un Tarentin, un Espagnol, et deux Marseillais, nommés, l'un *Dionysios*, l'autre *Posidonax* fils de *Polyxène* (nos 810 et 1936). Nos deux compatriotes ont eu la sagesse de ne rien inscrire d'autre que leur nom et leur ethnique¹. Mais le premier s'est vengé de sa modération en gravant des lettres énormes de douze centimètres de haut.

Il est, au contraire, des classes de visiteurs qui appellent une étude plus serrée. Leur tournure d'esprit, leur instruction générale, leurs aptitudes particulières, leurs fonctions sociales nous donnent le droit de leur demander un compte plus strict, d'essayer une interprétation plus minutieuse de la traduction écrite qu'ils ont donnée, en hommes lettrés et réfléchis, des pensées intimes éveillées en leur âme par le mystère des Syringes.

1. Baillet, *Les Marseillais dans le Levant aux temps romains*, p. 148-150 des *Séances et Travaux du Congrès français de la Syrie*, 1919, fascicule II.

Ce sont en premier lieu les médecins. Cette catégorie de savants aime à voyager, si nous en jugeons, de nos jours, par les congrès variés qu'elle organise à l'étranger, et qu'elle fréquente. Il paraît qu'il en était déjà de même dans l'antiquité, au moins en Égypte. Mais on n'aperçoit pas clairement les raisons de leur choix. En Abydos, ils auraient eu des motifs sérieux, professionnels, d'enquêter dans un temple où s'opéraient des guérisons miraculeuses. Et pourtant on n'en trouve que trois. En Thébaïde au contraire, où ne semble les attirer aucune possibilité de constatation ni d'expérience d'un ordre médical, ils dépassent la trentaine. Faut-il penser que c'est le phénomène physique des vocalises memnoniennes par quoi ils étaient attirés, et que de là ils montaient nombreux jusqu'aux Syringes? La supposition est invérifiable; en fait, aucun médecin n'a signé sur le Colosse. Est-ce plutôt, comme le laisse entendre M. Baillet, certains tableaux des tombes qui les attiraient? Par exemple, dans la neuvième Syringe, les scènes célèbres que les modernes ont expliquées comme la Métempsychose et le Jugement des Ames?

Mais l'étude de semblables compositions eschatologiques paraît appartenir au domaine moins de la médecine que de la philosophie. Si la visite des Syringes suscite quelques guérisons, ce sont, un visiteur l'a fort bien dit (*Impromptu* n° XI, vers 2; ci-dessus, p. 15), *les guérisons divines de l'âme*.

Pourtant qui nous assure que ces médecins n'étaient pas aussi, n'étaient pas surtout, des philosophes? Certains parmi eux devaient être des théoriciens plutôt que des praticiens. Nous allons voir bientôt que l'un d'entre eux se pare de l'épithète d'*ιατροφιλόσοφος* : équivalent assuré d'*ιατροσοφιστής*, qui est le terme usuel par lequel les anciens désignaient le médecin qui prétend philosopher à propos de son art. Sauf ce cas précis, il serait vain de diviser en catégories la liste de nos *ιατροί*; vain de chercher à les identifier; vain également de les répartir en groupes, à chacun desquels on assignerait une même date de visite. Tout ce qu'on peut croire, c'est que la proximité de certains textes, dans la même salle où sur des murs de corridor qui se font face, correspond à la présence simultanée d'un certain nombre de collègues qui écrivent ensemble, et même ne dédaignent pas par plaisanterie de transformer en répliques taquines des inscriptions destinées primitivement à rester isolées.

J'avoue du reste que l'allusion que je parais faire ici n'est exacte qu'à moitié. Car les répliques du genre *amoebée*, c'est-à-dire les exclamations avec les réponses qu'elles provoquent, sont à inscrire au compte des philo-

sophes plutôt qu'à celui des médecins ; et, chez les philosophes, spécialement au compte des apprentis en philosophie.

En voici un exemple curieux.

Un maître qui enseigne la discipline des cyniques, sans doute dans les écoles d'Alexandrie, est venu visiter la Vallée des Rois. Il se nomme *Bésas le Panopolitain*, et il est, si l'on en croit mes déductions, accompagné de ses deux fils, *Bésarion* et *Polanthès*. Il fait partie de la suite de *Tatianus* déjà nommé, préfet de Thébaïde sous Théodose. En sa qualité, nous dirions aujourd'hui d'Universitaire (*σχολαστικός*), ce philosophe a des prétentions à la littérature, et même à la poésie.

Il a donc écrit divers petits poèmes, qu'il a déposés le long des murs au cours de sa visite, particulièrement dans la IX^e Syringe. Un hexamètre d'abord, en son nom (*Impromptu* n^o IV). Il l'a trouvé si beau, bien qu'il soit de la dernière platitude, qu'il l'a recopié ailleurs, agrémenté cette fois d'un second vers, encore plus plat, dû à l'imagination obtuse de son fils cadet (*Impromptu* n^o V). Ensuite, en l'honneur de son chef le préfet, il a composé un quatrain (*Impromptu* n^o XVIII), celui-ci de beaucoup supérieur. Mais, par une pose de littérateur ou par une feinte humilité en présence d'un haut fonctionnaire, il s'en déclare mal satisfait, et donne pour excuse *qu'il se sent dans un mauvais jour*. Ce à quoi son fils cadet répond, avec plus d'amabilité que de respect, *qu'il exagère* ; et il reconforte son père. Voici donc, traduit sur le mur, une sorte de double dialogue de l'auteur : d'abord avec lui-même, ensuite avec son fils.

Ce n'est pas tout. Ce professeur de philosophie avait avec lui un autre philosophe, de la secte platonicienne (*σχολαστικός διὰ Πλάτωνος*, formule expliquée ci-après). Professeur ou étudiant, ce philosophe, *Bourikhios l'Ascalonitain*, est-il le collègue de *Bésas*, ou bien le camarade de ses fils ? Nous pourrions demeurer dans le doute, car l'inscription où *Bésas* se nomme avec lui a perdu la partie centrale de son texte, c'est-à-dire justement le passage où nous aurions vu si *Bésas* avait ou non fait intervenir la mention de ses fils (n^o 1266 : Βησᾶς σχολαστικός Πανοπολ(ίτης) ἐθαύμασα μάλιστα τήν[δε σύριγγα] μετὰ Βουριχίου διὰ Πλάτωνος).

Mais, par bonheur, nous possédons en revanche un *criterium* qui ne trompe guère. C'est la juvénilité, l'entrain gamin du graffiti signé par *Bourikhios* lui-même. Ce sont ses étourderies d'écriture (oubli d'un mot, le verbe, dans la formule ἐποίησα τὸ προσκύνημα ; oubli d'une lettre dans la flexion verbale ἀποδέ[χ]ετε ou ἀποδέ[ξ]ετε) ; ses fautes d'orthographe (ε pour αι dans la finale de ce dernier mot) ; ses erreurs de grammaire (confusion

entre *ἐστόρεσα*, de *στορέννυμι*, et *ιστόρησα*, de *ιστορέω*) ; son argot d'étudiant (l'expression *διὰ Πλάτωνα*, qui, nous allons le montrer, appartient à la langue scolaire). C'est enfin et surtout la mention respectueuse de *Maitre Sapricius* (*κύριος*), professeur de philosophie platonicienne par ailleurs inconnu, qui était peut-être aussi son frère aîné :

N° 1279 : Βουρίχιος, σχολαστικὸς διὰ Πλάτωνα, ἐθαύμασα ἐστορήσας.

Τὸ προσκύνημα τοῦ κυρίου μου, Σαπρικίου τοῦ σχολαστικοῦ, τοῦ ἀδελφοῦ μου.

— Οὐδὲ τούτου ἕνεκα ἀποδέ[ξ]ετέ με Πλάτων !

J'ai détaché à dessein la phrase finale : elle a en effet besoin d'explication. Celle que je vais tenter est, je crois, nouvelle.

Le jeune étudiant, après avoir rédigé le témoignage de son admiration dans les termes si plats communs à la majorité des visiteurs, ajoute, comme beaucoup d'autres aussi, la mention d'un membre de sa famille sous la forme d'un proscynème. Mais il se trouve que ce frère dont il fait mémoire est aussi son professeur. Alors, une association d'idées reporte sa pensée aux examens qu'il aura à subir comme candidat philosophe. C'est très beau de voyager ; c'est très bien d'accomplir ses dévotions et celles de son professeur dans des lieux illustrés jadis par la présence de Platon lui-même. Mais tout cela ne sert de rien quand il s'agit de réussir aux épreuves scolaires, et d'obtenir le diplôme de platonicien. « Tout cela ne me fera pas recevoir », soupire notre étudiant mélancolique : *ce n'est pas même à cause de cela que Platon me recevra !*

La preuve qu'il s'agit bien ici de la crainte de se voir refusé à un examen de philosophie, ce serait déjà la prière à Platon divinisé : *ἔλεως ἡμῖν Πλάτων καὶ ἐνταῦθα* (n° 1263). Mais c'est surtout la réponse taquine qu'un bon petit camarade n'a pas manqué l'occasion d'inscrire sur la paroi d'en face : simple méchanceté anodine, ou allusion à un échec déjà consommé ? Je l'ignore. Tenant ironiquement la plume au nom de Platon, il écrit :

Bourikhios, je ne t'ai pas reçu à ton épreuve !

N° 1405 : Οὐκ ἀπεδεξάμην σε τῆς ἐπιτριβῆς, ὦ Βουρίχιε.

Cet interlocuteur improvisé, qui transforme en dialogue, par ses réponses inattendues, les souhaits ou les regrets inscrits par des collègues en philosophie qui épanchent leur âme sur les murailles, est coutumier de pareil

manège. On pourrait, en cherchant bien, lui attribuer la paternité d'autres phrases assez mal rattachées au contexte quand on ne les explique pas par l'intervention graphique d'un deuxième auteur. Mais la discrimination ne s'impose pas toujours de manière nette, et à vouloir l'établir on risque de subtiliser. Il existe du moins un second exemple dans lequel on voit clairement apparaître, derrière un platonicien timide et angoissé, la même ombre discrète : celle de l'annotateur, plein d'ironie et de bon sens, qui ajoute le mot de la fin.

Il s'agit du graffiti n° 1255, en cinq lignes : les deux dernières comportent à leur début des espaces effacés dont il est malaisé de deviner l'exacte longueur. On me permettra de renvoyer au *fac-simile*, mais de donner ici ma lecture et mes explications, qui apportent, si je ne m'abuse, quelque chose d'inédit :

Εὐδέμων ἐθαύμασας, σόφει Πλάτων ! εἶθε δὲ καὶ σοι, φιλόσοφε, [συνεγενόμην] !
— [Ἄλ]λ'ἰλέου, Ἰουλιανῆ· [τὴν γὰρ τοῦ φιλοσόφου περίοδον εἶδες.

J'ai, suivant l'usage adopté plus haut, distingué par un trait le début de la réponse supposée. Le verbe de souhait, qui est nécessaire, a été suppléé par moi conformément à une célèbre exclamation que Xénophon (*Mémoires*, I, 2, 46) a placée dans la bouche d'Alcibiade regrettant de n'avoir pas participé au gouvernement oligarchique de Périclès : εἶθε σοι, ὦ Περικλείης, τότε συνεγενόμην, etc. Le nom de Platon, le début et la cadence de la formule, justifient pleinement ici cette réminiscence tirée d'un livre classique, et expliquent que le souvenir se soit imposé à l'étudiant jusqu'à prendre la forme d'un calque.

Les équivalences probables dans la longueur des lignes, l'introduction nécessaire de *συνεγενόμην*, m'ont conduit à combler la lacune de la ligne suivante par un membre de phrase d'un nombre de lettres sensiblement égal. A la suite de ces deux restitutions, la physionomie du texte s'est trouvée assez modifiée pour que la traduction que M. Baillet pensait avoir entrevue n'ait pas fourni grand'chose à celle que je propose et justifie ici.

Julien, un philosophe inconnu de nom banal, qui paraît avoir signé sur la paroi d'en face (n° 1900 : Ἰουλιανὸς ἱστορήσα) aurait marqué à cette place, sans le contresigner, un regret un peu singulier — ou un peu singulièrement exprimé : celui de n'avoir pas accompagné Platon dans ses voyages, c'est-à-dire, en somme, celui de n'avoir pas été son disciple direct :

*Tu as eu, dit-il, ô sage Platon, le bonheur d'admirer (ces merveilles) !
Que n'ai-je pu, ô philosophe, me trouver avec toi !*

Mais voyons, Julien ! calme-toi. La tournée du philosophe, toi aussi tu l'as faite (et c'est l'essentiel).

Répond, sur un ton plus sensé peut-être que pénétrant, le camarade inconnu dont nous allons maintenant essayer de percer l'anonymat.

Dans les deux interventions que je lui attribue, à cause de la similitude du procédé et aussi à cause de la tournure d'esprit qui s'y révèle, les motifs d'identification que je puis invoquer, en dehors de ceux-là, sont inégalement probants. Il est clair que notre annotateur fait partie d'un groupe de visiteurs philosophes, qui ne sont pas tous des platoniciens ; toutefois il ne s'attaque qu'aux platoniciens, peut-être parce qu'ils sont ses camarades ou ses rivaux. C'est dire que je le soupçonne d'être lui aussi un apprenti, mais que j'hésite à le classer soit parmi les platoniciens, soit parmi des adversaires, par exemple les cyniques ; je vais bientôt dire pourquoi.

Mais pour atteindre au moins la certitude que les deux textes ont été transformés en dialogue par des annotations de la même main, il faudrait pouvoir identifier les écritures. Ce travail d'expertise est des plus difficiles et serait des plus décevants. M. Baillet, si qualifié pourtant pour l'entreprendre et le réussir, y a prudemment renoncé toutes les fois où s'est présentée l'occasion d'authentifier la main du scripteur. Je me borne à accepter ici l'avis qu'il émet que ces textes sont du même siècle et du même groupe de touristes.

En ce qui concerne le n° 1405, on peut, je crois, circonscrire le champ des recherches. La phrase que j'ai citée est la seconde du graffiti ; elle est séparée de la première par un signe qui indique le changement de scripteur ; elle renferme du reste la faute d'orthographe *Bourrikhios*, avec deux *r*, car le petit camarade, comme il arrive, estropie les noms de ses condisciples les plus intimes. Elle répond, nous l'avons vu, à une exclamation de *Bourrikhios* sur la paroi d'en face. Mais la phrase à laquelle elle est sous-jacente est encore de *Bourrikhios* lui-même. Avec modestie et simplicité, notre étudiant confesse et regrette son ignorance des hiéroglyphes :

Βουρίχιος, σχολαστικὸς, Ἀσκαλωνίτης, ἱστορήσας κατέγνων ἑμαυτοῦ διὰ τὸ μὴ ἐγνωσμέναι τὸν λόγον.

Cette confession ne se trouve pas par hasard en pareil endroit. Elle a été suggérée à ce jeune homme scrupuleux par le graffiti voisin, le n° 1404 : c'est celui, unique en son genre, et déjà étudié plus haut, dans lequel un visiteur peut-être présomptueux déclare *avoir su lire les tableaux*.

Mais ce n° 1404 à son tour est juxtaposé au n° 1403, qui porte la signature de *Bésas*, contenue en un vers (*Impromptu* n° IV) que son fils cadet *Polanthés* a repris et complété par un autre vers de son cru (*Impromptu* n° V). C'est ce gamin, capable d'intervenir pour compléter l'inspiration paternelle, que je crois capable d'être intervenu aussi pour reconforter un camarade qui n'apprécie pas assez les pures joies du voyage, ou encore pour blaguer un condisciple qui, pendant la libre promenade, continue à songer à ses examens.

Ἐπιτριβή, mot que d'après le sens du verbe ἐπιτριβεῖν j'ai rendu par *épreuve* (ce qui constitue bien, en français aussi, un équivalent classique du mot *examen*) est un substantif qui ne figure ni dans les Dictionnaires ni dans le *Thesaurus*. C'est dire qu'il n'appartient pas à la langue écrite. Peut-être est-ce un terme de l'argot scolaire, visant à exprimer *la torture, l'écrasement* du candidat pendant qu'il est sur la sellette : δοκιμασία δι' ἣν ὁ σχολαστικὸς ἐπιτριβεται.

Quant à la formule ὁ δεῖνα διὰ Πλάτωνος, c'est une expression d'étudiant puisque *Bourikhios* l'emploie ; mais c'est aussi une expression de professeur puisque *Bésas* la reproduit. Ce dernier, il est vrai, écrit διὰ Πλάτωνος, tandis que l'élève préfère διὰ Πλάτωνα. Il y a là, peut-être, un petit problème de correction grammaticale ; mais il nous échappe, car pour ce cas encore les Dictionnaires ne nous fournissent aucune aide. Ils ne nous montrent, ni avec le génitif ni avec l'accusatif, aucun exemple grâce auquel et par similitude on puisse éclaircir l'usage de cette locution prépositive.

Le sens, au premier abord, en paraît facile à déterminer. On songe à un équivalent, dans le langage courant, de l'adjectif πλατωνικός. Mais on devine une différence plus profonde lorsqu'à la signature Βουρίχιος σχολαστικός διὰ Πλάτωνα on compare la signature Λυσίμαχος πλατωνικός φιλόσοφος (n° 1281). Il semble, grâce à l'opposition de σχολαστικός et de φιλόσοφος, qu'on aperçoive la distinction entre l'élève et le maître. Ce serait plus certain si, comme il est probable, il s'agissait bien, dans le dernier graffiti, du philosophe platonicien Lysimaque, dont parle Porphyre dans la *Vie de Plotin*. Disons donc que διὰ Πλάτωνος est un vocable de la langue scolaire, usité à l'école par les maîtres comme par les élèves, et qui a la consécration de l'usage. J'y reconnaîtrais volontiers une formule abrégée, analogue à celle de nos collégiens, lorsque, pour indiquer quels cours ils suivent, ils disent qu'ils sont *de chez* tel professeur. Les apprentis en philosophie platonicienne disaient qu'ils étaient *de chez Platon*, διὰ Πλάτωνα. Il n'y aurait qu'à traduire la formule en latin : *secundum Platonem*, pour apercevoir qu'elle

équivalait à dire qu'on est *de la secte de Platon*. Mais c'est peut-être une illusion. Il est cependant possible et vraisemblable qu'avant de devenir πλατωνικός il ait fallu commencer par être διὰ Πλάτωνος. Ce serait comme un grade inférieur : avant de faire partie du corps des disciples, on est aspirant à la suite (διά).

Mais il faut définir aussi le terme de σχολαστικός, que je viens d'appliquer ici, comme ils le font du reste eux-mêmes, aussi bien à l'étudiant Ascalonitain *Bourikhios* qu'au professeur Panopolitain *Bésas*. Ces deux philosophes, qui se connaissent et voyagent ensemble, n'ont de commun ni leur patrie, ni leur âge, ni leur secte, ni leur grade universitaire : rien d'autre, en somme, que de se trouver réunis, à Alexandrie sans doute, dans une école.

L'un est sur les bancs et s'instruit ; l'autre est dans sa chaire et professe. *Bésas* n'est même pas le professeur de *Bourikhios*, puisqu'il est le sectateur de Diogène, alors que *Bourikhios* est candidat au diplôme de platonicien. Mais les fils de *Bésas*, avons-nous vu, sont probablement des camarades de *Bourikhios*, qu'ils taquinent. Les uns et les autres, en tout cas, sont réunis par ce lien qu'ils appartiennent à la même École. C'est en quelque sorte cette École qui voyage en corps, et que nous surprenons ici au milieu de son déplacement. Nous rencontrons une caravane scolaire dont tous les membres, malgré des différences d'âge et de titres, s'intitulent σχολαστικοί. Ainsi dans l'anglais moderne, un mot tiré justement de la même racine antique, le mot *scholar*, désigne à la fois un *écolier* et un *savant*.

On doit donc refuser de souscrire à l'explication proposée par M. Baillet, qui se résignerait à voir, dans les dix-huit *scolastiques* qui ont signé sur les murs des Syringes, autant d'avocats. Et pourtant il reconnaît que, dans le grec spécialement égyptien, cette profession est à l'ordinaire exprimée par d'autres mots. Il fournit même (à propos du n° 1861) une définition qui contredit ses autres interprétations, mais que j'approuve en la faisant volontiers mienne : « σχολαστικός vaut tous nos certificats d'enseignement secondaire et supérieur, de bachelier à docteur ; et dans toutes les facultés, lettres ou droit ».

Ajoutons : et médecine. Par là nous en revenons aux excursions des groupes médicaux, que nous avons momentanément laissés de côté.

L'un de nos σχολαστικοί s'intitule lui-même σχολαστικός ιατρος (n° 1402) : le signe abrégé correspond à la finale -ικός d'un adjectif dont nous connaissons deux autres exemples (n° 1058 : ρικός Θρᾶξ [σχολ]αστικός εἶδον ; n° 1861 :

'Ελπίδιος 'Ελπίδιου, σχολαστικός εἰστορικός, 'Αλεξανδρεὺς, ἱστορήσας ἐθαύμασα). Le dernier texte, très net, montre qu'il faut lire *ιατρ(ικὸς)*, plutôt que *ιατρ(ὸς)* suggéré par M. Baillet. Mais la question par lui posée reste la même. Ces personnages, qui mentionnent une spécialité dans leurs études, sont-ils des professeurs, ou des étudiants? Des professeurs, dit notre savant commentateur. Des étudiants, dirais-je plutôt, en me fondant sur trois remarques.

La première est que les adjectifs de ce type accolés à *σχολαστικός*, ou bien ne signifient rien de spécial quant au grade du personnage dans la « Faculté » — et alors nous n'en pouvons rien tirer, — ou bien marquent une nuance, qui est celle de la possession ou de la recherche d'un diplôme. Ceux qui accolent ce signe à leur épithète, plus générale, d' « Universitaire », sont, en fait, bien moins nombreux dans la caravane. A cause de cette proportion même (un sur cinq ou sur huit), il me paraît que ce sont plutôt des étudiants, que ni leurs occupations, ni leur fortune, ni peut-être leurs goûts ne poussent beaucoup à voyager avec leurs maîtres. — La seconde raison n'a qu'une valeur accessoire. Le visiteur qui se dit *σχολαστικός ιατρικός* fait sur son nom de famille, *Portetorche*, un jeu de mots que j'ai déjà relevé. Cette plaisanterie me paraît mieux convenir à un étudiant. Pourtant il se peut que je m'exagère la gravité des professeurs antiques pendant leurs voyages de vacances ; et je reconnais qu'un raisonnement du même genre appliqué à des modernes serait sans doute bien fragile. — Mais la troisième raison est solide et péremptoire. *Σχολαστικός ιατρικός* ne veut pas dire *professeur de médecine*, parce qu'il y a pour exprimer ce titre un autre terme, qui est *ιατροφιλόσοφος* (n° 1298).

Je suis persuadé que ce vocable composé signifie *théoricien médical*, et correspond parfaitement à la situation de l'agrégé qui chez nous occupe une chaire professorale, mais n'exerce pas la pratique de son art. M. Baillet préfère reconnaître le *conférencier qui fait des tournées* de propagande ou de vulgarisation. Les arguments qu'il avance sont intéressants ; et l'on peut ajouter que les médecins beaux parleurs, qui *font des rapports dans les Congrès*, seraient en effet assez dans le ton de la caravane que nous présentons ici. Quoi qu'il en soit, l'*ιατροφιλόσοφος*, distingué ou non de l'*ιατροσοφιστής*, n'est pas un étudiant. L'étudiant est donc l'autre ; et ceux qui s'intitulent tout uniment *ιατρὸς* sont les professionnels ordinaires.

Les listes minutieuses dressées par M. Baillet ne révèlent qu'un seul voyageur qui ait consenti à se déclarer *sophiste*. Mais il a réuni une demi-douzaine de *rhéteurs*, trois *grammairiens*, une trentaine de *philosophes* appar-

tenant à diverses écoles : beaucoup de platoniciens ; quelques cyniques ; un seul péripatéticien ; pas de stoïciens ni d'épicuriens. Même en se bornant aux évaluations les plus modestes et les plus sûres, on constate dans les Syringes les signatures d'une centaine d'*intellectuels*, comme nous dirions aujourd'hui.

Ce pourcentage de 6 % est à la fois minime et considérable. Je ne crois pas qu'on l'atteindrait, à beaucoup près, si l'on recueillait de nos jours les signatures de tous les touristes qui parcourent l'Égypte. La visite hivernale des rives du Nil est à notre époque une question de mode, de loisirs et de fortune. Les anciens n'y voyaient, semble-t-il, ni la douceur du climat, puisqu'ils venaient en toute saison, ni le charme des paysages, dont ils n'ont jamais parlé ; ni la joie d'un repos qu'ils ne prenaient point ou d'un confort raffiné qui est une invention récente. Ceux qui s'aventuraient en Haute Égypte avaient d'autres buts que la distraction d'une tournée en lointain pays, d'autres préoccupations spirituelles que la nécessité factice de collectionner les vues et les kilomètres. C'est-à-dire qu'ils n'étaient point des touristes qui voyagent pour le plaisir de circuler ; mais des voyageurs, qui circulent pour le profit de visiter.

Je ne cherche point à exalter les anciens aux dépens des modernes. Beaucoup de ceux qui ont écrit sur les murs autre chose qu'un simple nom qui les laisse dans l'oubli, ont trop souvent ajouté des choses d'où il résulte qu'ils n'étaient pas très intelligents. Je ne me suis pas fait faute de le dire, et j'aurais pu multiplier les exemples. Mais à quoi bon ? Si on pouvait examiner et classer les touristes modernes, la proportion serait-elle plus flatteuse ? En ce qui concerne les intellectuels, je veux dire les gens instruits, les professionnels en n'importe quel ordre de science, serait-elle plus nombreuse, ou même équivalente ? Et si l'on invoque comme explication ou comme excuse les nécessités ou les duretés de la vie actuelle, le motif est-il en faveur des modernes ?

C'est à la lumière de semblables réflexions que grandiront, j'imagine, les sympathies, de prime abord assez faibles peut-être, que nous pouvions ressentir pour tant de touristes antiques qui, grâce à la curiosité des archéologues nos contemporains, n'auront pas fait œuvre entièrement inutile, ni enfantine, en écrivant leurs noms dans les Tombeaux des Rois.

GEORGES SEURE.